

Brèves littéraires

Brèves

Sursis

Georgette Bertrand

Volume 9, numéro 1, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5983ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, G. (1993). Sursis. *Brèves littéraires*, 9(1), 8–11.

GEORGETTE BERTRAND

Sursis

Elle n'ose fermer les yeux. Sa pensée fonctionne au ralenti. Jamais de larmes. La souffrance se voile, maîtrisée. Jamais de confiance. Le mal reste masqué.

Demain, jour décisif. Après l'heure de pointe, elle empruntera l'autoroute dans sa puissante Malibu. Le poste de péage traversé, le pied poussera l'accélérateur au plancher. Elle vivra sa dernière ivresse. Son cœur bat. Sa tête bourdonne au point de ne plus entendre le ronron du moteur. Le viaduc en vue, elle manœuvre de manière à percuter le pilier de béton. Alors résonne le grand crac, puis le silence, le néant. Voilà le plan parfait.

Depuis des jours, des mois, elle sombre dans le vide. Seule au milieu des siens, plus rien ne la retient. Un à un, ses rêves s'effondrent, la cellule familiale éclatée, l'amour interdit...

Chaque soir recommence le même scénario, le projet se précise, l'exécution devient de plus en plus imminente.

— Oui, demain...

Au travail, elle agit en automate. Le milieu lui semble hostile. Elle fuit la compagnie des collègues, leur conversation n'a pour elle aucun intérêt.

Fatiguée, le regard morne, le sourire triste, on ne la reconnaît plus. Les jours traînent une lourdeur insupportable. Étrangère dans un corps mal ajusté, elle se refuse à voir son image qu'elle hait.

La porte de la chambre fermée, elle s'y appuie, se retrouve seule. Elle n'a plus à se composer une attitude pour éviter les questions désobligeantes, les conseils de l'entourage bien intentionné.

Elle s'imagine dans le grand miroir. Son image abhorrée graduellement disparaît. Quel bien-être ce devrait apporter ! À quoi bon persister à suivre cette image au delà des reflets ? Le doute la tenaille. La tête renversée sur la boiserie hoche de côté et d'autre. Et si ce n'était pas la fin... Si tout continuait dans l'autre vie...

Le souvenir du catéchisme illustré de sa grand-mère refait surface. Le feu, les bras tendus, les serpents. Une atmosphère d'horreur, de désespérance. TOUJOURS, JAMAIS, éternité. Elle vit l'abandon. L'inconnu l'angoisse. Dans sa tête d'enfant, son imagination s'embrouille. Ses convictions religieuses surgissent soudain, révèlent l'odieux du geste. Une vie si lâchement ratée ne mérite-t-elle pas un jugement sévère ? Elle porte les mains à ses tempes. La pression devient intolérable. Sur la porte, ses omoplates glissent vers le bas. La bouche ouverte, elle aspire avec avidité.

— Mon Dieu, je n'en peux plus !

Avec effort elle se relève, ouvre la porte. Dans la cuisine, un reste de café tiède.

— Demain...

Un lien puissant la retient pourtant à ce monde : son enfant. Elle aurait voulu lui offrir toutes les chances. Que de tendresse et de dévouement elle lui prodigue. Elle ne peut commettre le crime de l'abandonner, lui si jeune, si vulnérable. Ce serait la pire des trahisons. Personne pour prendre la relève. Sûrement pas son irresponsable de père. Ni aucun membre de sa famille, chacun a suffisamment de charges.

Surgit une pensée qu'elle repousse. Après des jours de tourments, elle décide d'emmener le petit avec elle. En voiture, il dort facilement. Assis sur la banquette avant, il ne verra rien, ne sentira rien non plus. Le plan est parfait, elle partira ainsi, sans remords.

Vidée de toute émotion, les yeux hagards, elle répète : «Demain... demain... demain...»

Dans la pénombre de la chambre, un point imprécis du papier peint retient son regard. Absente, elle ne cille plus. La vie peu à peu se retire. Déjà éloignée de tout ce qu'elle a à quitter, elle s'abandonne dans un indicible bien-être. Une autre dimension s'ouvre, l'aspire.

— Ce soir, maintenant...

Soudain, une main lui empoigne le talon. Elle sur-saute. Assise sur le bord du lit, les yeux écarquillés, elle perce la demi-obscurité. Personne.

Elle revoit le geste lointain de son père qui, pour l'éveiller, pressait ainsi son talon.

— Vite, petite, lève-toi !

Le souvenir intense de cette seconde a suffi à ranimer un peu d'espoir. Envahie tout à coup de tendresse, celle de son enfance, elle éclate en sanglots, la tête enfouie dans l'oreiller.
